

Entretien de Christophe CORP avec Olivier DOMERG

à propos de son livre *L'articulation du visible* (éditions Le Mot et le Reste - 2005)

Entretien paru dans la revue
SOUFFLES – n° 248-249 (juillet 2015)

- **Je vous avoue avoir été et être toujours aussi fasciné par la magie de votre titre *L'articulation du visible*. C'est d'ailleurs cela qui a fait que j'ai acheté votre recueil. Tout en préservant le mystère de cette magie, pourriez-vous nous dévoiler un peu de ce que vous entendez par cette « articulation » associée au « visible », à propos du paysage auquel votre recueil est consacré?**

Pour expliciter ce titre, peut-être est-ce nécessaire que je reparte du début, à l'impression que j'ai eue devant ce paysage breton, la première fois où je l'ai vu, en 1999, et qui a déterminé, ensuite, la décision d'écrire dessus et les quatre-cinq années de travail qui ont suivi.

Disons, pour aller vite, que quelque chose, alors, m'a littéralement « sauté aux yeux », et qui ne tenait pas uniquement à la beauté ou à la force de ce que voyais, mais à la façon, très marquée et marquante, dont les choses semblaient s'affirmer, les unes par rapport aux autres, se raboutant et se construisant « dans le regard ». Il y avait là, non seulement, les traditionnelles lignes d'horizon ou de côte, les vecteurs des routes et des chemins, la découpe quasi cadastrale des parcelles, mais également, d'autres traits et lignes de force, qui, parallèlement, obliquement ou même perpendiculairement, semblaient articuler les choses les unes aux autres, et organiser le paysage, aussi bien, de part en part, que dans sa profondeur. Bref, des pans ou fragments du visible s'articulaient à du visible, donnant naturellement cette "articulation du visible" qui a donné son titre au livre, et non au recueil (Je récusé ce mot. Ou plutôt, je réprovoe ce mot de « recueil », là où j'éprouve, à chaque nouvel opus, celui de livre. Et c'est déjà, clairement, un démarquage poétique que j'effectue ici).

- **Pour vous qui écrivez « *Le paysage me traverse, de part en part* », il semble qu'il y ait une sorte de phénoménologie de la perception qui lui est relative, laquelle établirait sans cesse un dialogue entre le visible (ce que l'on distingue) et l'invisible (ce que l'on devine) comme lorsque vous affirmez ceci : « *On devine plus qu'on ne distingue* » ou encore cela : « *Au-delà du cercle, tout est masqué ; recouvert par la brume ; aveuglé* ». Que voit-on vraiment, ai-je envie de vous demander, lorsqu'on contemple et écrit le paysage comme vous le faites ?**

Comme tout poète qui essaie de tendre vers une plus grande objectivité, je me méfie du mot « invisible ». Il n'y a pas d'invisible, au sens poétique du terme, il n'y a que des conditions de visibilité, et, bien sûr, les limites de l'appareil oculaire.

On essaie, par conséquent, de voir les choses ; de les distinguer et d'en rendre compte (*par* et *dans* la langue. Et dans le registre des sensations, explorant, par la même, notre relation au monde). À force d'observer les choses, de les regarder tant et plus, on parvient à réduire un tant soit peu l'écart entre elles et nous, et à comprendre mieux ce qu'elles sont ; ou ce qui s'en dégage. Et on avance, petit à petit, dans ce travail de saisie, qui est également un travail de précision. De coller à la réalité des choses. Une tentative de restitution sensorielle & sensible.

- **Dans votre quête poétique, y aurait-il un lieu breton auquel vous faites plus particulièrement allusion ou est-ce que toute la ou les Bretagne peuvent être contenu dans ce recueil, celle(s) où s'opère le dialogue ou l'alliance entre « *la sauvagerie des côtes* » et « *la bonhomie de l'arrière-pays* » ?**

Les choses senties, les choses dites et relevées sur une large portion de littoral, sont vraies pour ce lieu, *Le Gored* (la pêcherie, en breton), épice de ces observations, mais également, pour toute la baie d'Audierne, et pour le Finistère dans son ensemble ; et, tout autant, pour tout le front atlantique.

Partout, on retrouvera des sensations et des situations proches ou similaires, dès l'instant où l'on se donnera la peine de les regarder, d'en faire l'expérience ; et pour lesquelles une « articulation du visible », telle que nous en avons décrit dans ce livre les principes, jouera, ou pourra fonctionner, pleinement, ou tout au moins partiellement, dans la vision que nous en aurons ; pour autant que tout paysage, quel qu'il soit, est d'abord un paysage « construit » ou tout au moins « constitué », au cours des temps, et que nous pouvons en lire ou en surprendre les strates, passées ou présentes.

- **Comme en une symphonie ou en un morceau de jazz du visible-invisible, le paysage, à plus forte raison lorsqu'il est océanique, est le lieu ou pour ainsi dire la partition de ce que vous nommez « *la variation infinie* ». Est-ce cela qui vous attire en lui, le fait de sans cesse recommencer le motif ?**

Oui, il y a du proche et du lointain, il y a des constantes et des variations, il y a des grands espaces, des vues d'ensemble et une « somme presque infinie » de détails ; et il y a les conditions de temps et de lumière qui fluctuent, baignent tout ça, changent la donne : et cela forme la matière de mon travail ; et oui, ce travail pourrait être sans fin !

Mais ce n'est pas tant cette perspective qui m'attire, ou cette reprise potentiellement incessante du motif, que l'ouverture même que nous proposent les choses : cette « grande respiration » du visible que l'on ressent souvent sur ses bords de mer, mais pas seulement ; partout où, dans un lieu donné, le paysage semble s'ouvrir et respirer (le trait franc d'un fleuve dans une ville, l'échappée d'une vallée dans un cirque de montagne, etc.).

- **En même temps que le regard avance sur la partition visuelle, j'ai l'impression, à vous lire, Olivier Domerg, qu'il y a aussi des points où cela achoppe, où cela bute. Si j'ai bien compris, c'est ce que vous nommez la « *punctuation du visible* », en la définissant comme « *ce sur quoi bute le regard* ». Pouvez-vous nous en dire davantage car cela m'intrigue et suscite ma curiosité cette « *punctuation* » dont il vous faites état, elle et ses points d'achoppement ?**

J'entends par « *punctuation du visible* », de manière générale, tous les éléments autour desquels s'articule et se configure le visible (les lignes, les découpes, les traits de force, etc.), et de manière plus particulière, chacun des points de repère, des points de convergence, d'inflexion ou de divergence (un bosquet, un rocher, une maison, un chemin, une falaise, et aussi bien, un arbre isolé, un relief particulier, etc.), autour desquels le regard pivote, à partir desquels quelque chose se compose et se recompose : paysage *a minima*, partition visible ou vaste unité territoriale.

Ou, en d'autres termes, dans tout paysage, notre regard ne cesse de choisir ou de définir des « points d'appui » ou des « points d'accroche », consciemment ou pas, qui nous permettent d'appréhender une vision dans sa globalité.

- **Inévitable, au gré des flux et reflux de votre écriture du paysage, s'y invite toute une géométrie comme ces « *déchirures rectilignes* », ces « *rectangles verticaux* » ou encore ce « *trait de fraction entre blanc et blanc* », ce dernier cherchant à se traduire de façon typographique sur la page. Cette géométrie, fille de la perspective, sans doute réelle, ne serait-elle pas aussi la quête d'une essence qui transcenderait en quelque sorte ce qui est regardé ?**

Je me méfie, pour ma part, et comme d'autres, des termes « *quête d'une essence* » et « *transcender* ». Mon travail est beaucoup plus terre à terre que cela. Il ne vise pas à un au-delà de la chose ou du monde. Il vise, au contraire, à donner à entendre et à voir, le plus directement et le plus justement possible, ce qui est « *devant nous* ». Je ne peux, sur ce point, que vous inviter à vous reporter, au "texte" ou "poème manifeste", pages 100 à 104 de mon livre, qui s'intitule « *Tout ce qui s'écrit est devant moi* ».

Mais, réaffirmons le, ici, puisque vous m'en donnez l'occasion, il n'y a pas d'au-delà de la vision, pas de vérité supérieure, pas de choses traquées au-delà de la chose. Il n'y a que le réel, le monde tel qu'il est et se présente à nous ; et la fonction du poète, s'il en est une, est et a toujours été d'en rendre compte, avec les moyens dont il dispose. Pour ma part, je fais mien le « *ne rien mentir* » d'un de nos grands contemporains, et je cherche à m'approcher le plus près possible des choses et des sensations qu'elles suscitent en nous.

- **Outre les déferlements géométriques, ce qui me plaît beaucoup dans vos évocations poétiques, c'est aussi le flux des mots qui s'invite aussi dans la poétique du paysage, moment où le langage et ses strates s'en mêlent. Alors, vous interrogez**

en écrivant ceci : « Dès lors que le langage s'en mêle, que reste-t-il de ce qui est vu ? ». L'irruption des mots ne menace-t-elle pas d'un risque de disparition le paysage, sous son déferlement, comme pour nous rappeler notre impuissance à dire la totalité cosmique en des mots ?

Disons, qu'il faut également se méfier, dès lors qu'on écrit, de ses propres facilités, et de « l'emportement possible de la langue » ; et ne pas perdre de vue, quelles que soient les « heureuses trouvailles » ou la qualité supposée des « formulations » que nous trouvons en chemin, *l'objet même de notre écriture.*

Même si nous serons toujours en deçà de notre objet, nous ne devons pas, pour autant, nous payer de mots, quant à lui.

- **Pour finir, j'aurais une question, plus personnelle, mais tout aussi intéressante, me semble-t-il : comment l'être de chair et d'os qui vit au quotidien à Martigues, la Venise provençale, parvient-il à concilier les bruines et les brumes du nord-ouest atlantique, son « *crachin huileux (qui) enduit la vitre du velux, mouille les ardoises* » avec la violence de la lumière du sud-est méditerranéen ?**

Eh bien, pour la blague, je me souviens précisément que, dans les premières années de ce chantier d'écriture, au cours des divers séjours que je passais sur place, à l'extrême pointe du Finistère, je constatais avec amusement que le ciel était aussi bleu que chez nous ; qu'un bleu cru, provençal, s'invitait dans cette Bretagne sud (car il y a une Bretagne sud).

Mais, trêve de plaisanterie, la lumière nourrit mon travail (et notre rapport au monde). En Bretagne, au bord de l'océan, même lorsque tout est bouché, obturé, il y a une grande luminosité qui provient du ciel et de l'océan, de la conjonction des deux ; et c'est bien souvent plus lumineux que chez nous, même lorsqu'il pleut. Je n'ai donc pas de mal à concilier les deux, d'autant que le paysage, quel qu'il soit, est l'une des modalités qui, à bien des égards, nous (ré)concilie avec le monde souvent rude dans lequel nous vivons.

<http://lemotetlereste.com/mr/litteratures/larticulationduvisible/>

<http://autresetpareils.free.fr/documents/larticulation-du-visible.pdf>

<http://autresetpareils.free.fr/artistes/olivier.htm>